

# Télérama

M 02773 - 3952 - F: 3,30 €

MERC. ED. 8 JANV. ER 2020  
HEBDOMADAIRE FR 3,30 €  
BEL. LUX 3,80 € / DOM 5,50 €  
CP PAP No 0621203624

No 3652  
DU 11 AU 17 JANVIER 2020

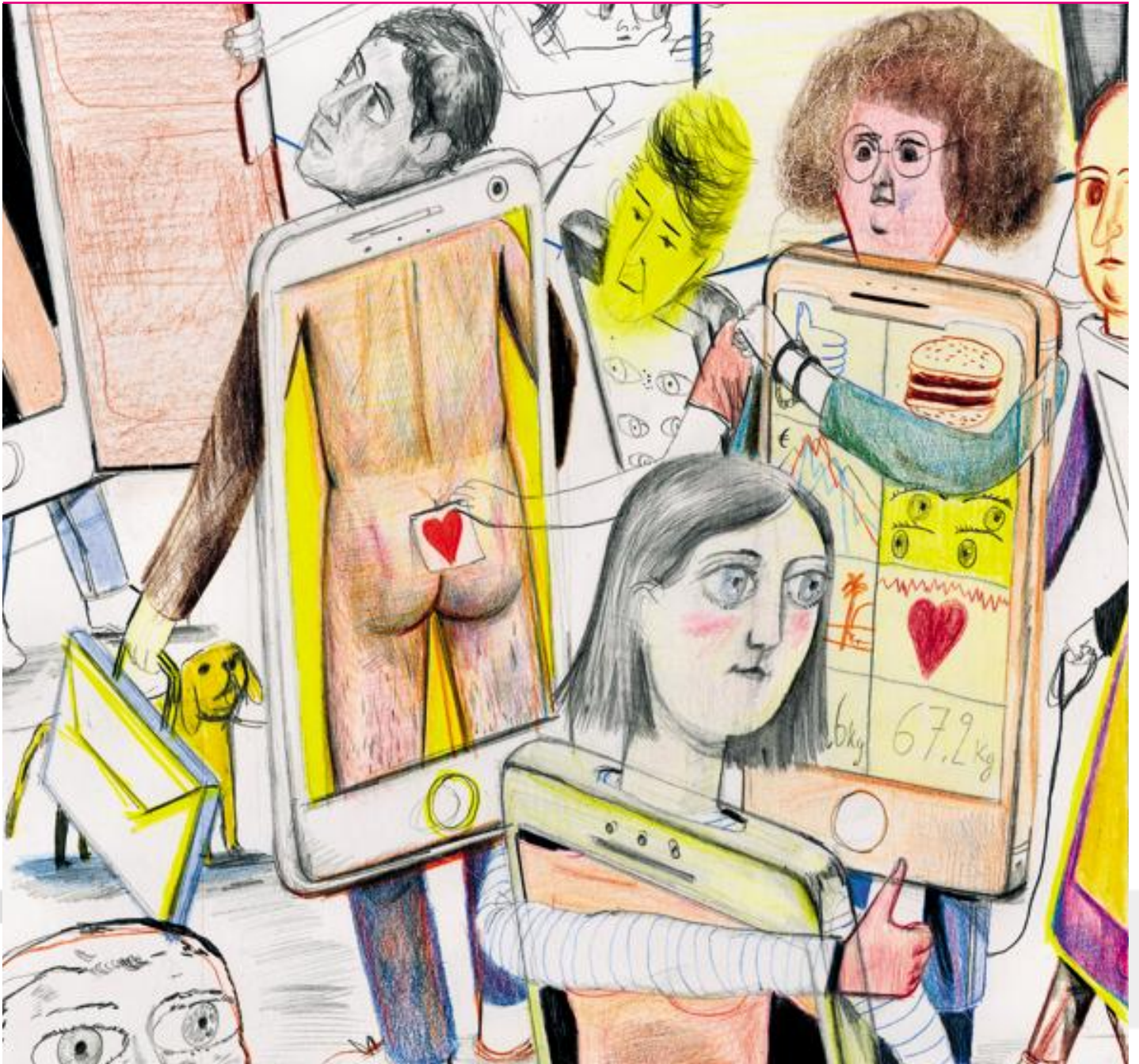


SCARLETT

# JOHANSSON

UNE STAR INNÉE

RENTRÉE  
LITTÉRAIRE  
NOS CHOIX



## Joie d'offrir, plaisir d'être fiché

*Avec le numérique, nous livrons tout de nous. Le moteur de cette mise à nu: le plaisir, selon le philosophe Bernard E. Harcourt. Est-il encore possible de reprendre la main sur nos vies?*

Pour vivre heureux, vivons cachés... À l'ère numérique, le vieil adage n'a plus lieu d'être. Ce qui rend les individus heureux, c'est de s'exposer. De livrer en pâture les moindres recoins de leur vie privée sur Facebook, Twitter ou Instagram, pour jouir en retour de leur rayonnement numérique. Ce lien intime entre le monde digital et la mécanique libidinale est au cœur du passionnant essai de Bernard E. Harcourt, »

» La Société d'exposition. *Désir et désobéissance à l'ère numérique*. De nationalité franco-américaine, ce professeur de droit et de philosophie politique à Columbia University, à New York, qui est aussi directeur d'études à l'EHESS, à Paris, et avocat de condamnés à mort dans l'État d'Alabama, est un spécialiste de Michel Foucault. Il a édité, en 2013 et 2015, deux cours du philosophe au Collège de France, ainsi que *Surveiller et punir* dans l'édition de La Pléiade, en 2015. Michel Foucault y analysait la société de surveillance, reposant sur la conscience de pouvoir être constamment épiés. Mais à l'heure de la société d'exposition théorisée par Bernard E. Harcourt, nous fournissons nous-mêmes les données qui nous pistent sans relâche. Non sans paradoxe : si cette nouvelle transparence numérique, offerte à toutes les dérives, attente à nos libertés, elle alimente aussi puissamment nos désirs.

**Votre livre est paru en 2015 aux États-Unis. La situation a-t-elle changé depuis ?**

Tout s'est exacerbé, accéléré. Les intuitions et impressions que nous pouvions avoir quant au monde numérique, il y a une dizaine d'années, ont pris corps. La nouvelle ère que je décrivais, et qui n'était parfois qu'au stade embryonnaire, s'est pleinement réalisée. Il suffit de regarder autour de nous : désormais, quel que soit le moment de la journée, et où que l'on se trouve – chez soi, dans la rue, dans le métro, dans les cafés –, tout le monde est rivé à son écran. Envoyer un SMS, écrire un mail, publier un selfie sur Instagram, faire ses courses sur Amazon, lancer une recherche sur Google, poster des commentaires sur Facebook, regarder un film sur Netflix ou une vidéo sur YouTube sont devenus nos gestes les plus quotidiens, sans lesquels nous ne pourrions plus vivre et nous socialiser. Partager, liker, payer, tweeter, s'orienter, scanner, pointer, etc., toutes ces opérations banales menées grâce à nos téléphones portables, ordinateurs, iPad ou tablettes (mais aussi via nos Pass Navigo, nos cartes de crédit ou de fidélité, nos badges d'entreprise ou de clubs de sport) enregistrent des données susceptibles d'être identifiées, archivées et exploitées. Nous nous exposons partout, au point que ces innombrables traces numériques constituent une nouvelle identité virtuelle.

**Vous parlez de « Doppelgänger », de « double » numérique...**

L'historien Ernst Kantorowicz avait jadis évoqué les deux corps du roi – le corps naturel, mortel, et le corps mystique, immortel, du souverain. Il faudrait aujourd'hui parler des deux corps du sujet. Deux moi cohabitent : le moi numérique que nous amplifions à chaque clic, et l'ancien moi, qu'on pourrait appeler « analogique », qui au contraire s'estompé comme la couleur d'un Polaroid. Car pour une grande partie d'entre nous, les jeunes en tête, l'existence numérique est devenue la quintessence de la vie, le pouls de notre quotidien. Cet hologramme de nous-mêmes est analysé et modélisé via une recherche algorithmique qui produit notre sosie parfait, et connaît mieux que nous, à partir de nos habitudes de consommation et comportements numériques, les prochains livres que nous voudrions acheter ou films que nous voudrions voir sur Netflix. Cette logique du « Doppelgänger » est la nouvelle rationalité de notre époque. Elle est vertigineuse et paradoxale.

**En quel sens ?**

Les traces laissées sur les appareils connectés ont beau être virtuelles, elles sont devenues plus tangibles, plus stables, plus vérifiables que les agissements et les sentiments de notre vieux moi analogique, suiveur, se laissant désormais influencer par notre moi numérique, qui a pris son autonomie et est capable de tout anticiper. Ce que nous pensions éphémère est devenu permanent. Les informations que nous donnons sont saisies et gravées dans le roc de la mémoire informatique. À cet égard, le terme cotonneux

de « cloud », ce lieu où sont stockées l'ensemble de nos données, est totalement mensonger (autant que celui, gourmand, de « cookie »!) : nous pensons que ce n'est rien de plus qu'un « nuage » à même de nous alléger et nous libérer, alors que c'est un tatouage qui laissera une marque indélébile sur notre subjectivité numérique.

**Les données, elles, portent bien leur nom : nous les « donnons » volontiers...**

Elles représentent un immense marché, une mine d'or exploitée gratuitement. C'est le socle même de l'économie numérique, qui, petit à petit, a fait de notre vie privée une marchandise. Nous avons laissé échapper cette source première de richesse, parce que, fondamentalement, la nouvelle économie numérique fonctionne grâce à notre désir. Nous aimons et désirons nous exposer. Ce sont nos pulsions libidinales et narcissiques qui nourrissent ces nouvelles technologies. Nous nous délectons de nous voir exister en public. Nous aimons être « aimés », nous voulons avoir des « followers » et être « partagés ». Tout est fait pour satisfaire nos sens, jusqu'au mini-son d'un nouveau texto ou au bruissement du papier froissé émanant du document qu'on met à la corbeille. L'ère numérique regorge de distractions stimulantes et de plaisirs sensuels ; elle déclenche en nous des circuits de récompense puissants, obéit à des stimuli presque plus excitants que la nourriture et le sexe.

**Pourquoi avons-nous été si négligents ?**

Avant 2013 et les révélations d'Edward Snowden, nous ne nous rendions pas

---

---

**« Une montre Apple en sait beaucoup plus sur son propriétaire qu'un bracelet électronique à la cheville. »**



**BERNARD E. HARCOURT**

1963

Naissance à New York.

2000

Ph.D. de sciences politiques à Harvard.

2013

Directeur d'études à l'EHESS.

2014

Professeur de droit et directeur du Centre de la pensée critique contemporaine à Columbia.

2015

Participe à l'édition des œuvres de Michel Foucault en Pléiade.

forcément compte des risques de la transparence et de ses implications en termes de liberté. Maintenant nous savons... NSA (National Security Agency), géants du Web, sociétés d'assurances, gouvernements peuvent tout connaître des individus, jusqu'à leur état de santé; ce qu'ils font, comment ils s'habillent, où ils vont, qui ils fréquentent, ce qu'ils aiment, ce qu'ils disent, ce qu'ils votent. Nous avons pu croire que ces données, simples data transitant sur un écran – un numéro de sécurité sociale, de compte en banque, de passeport, une adresse e-mail et postale, etc. –, n'intéresseraient personne et se perdraient de toute façon dans le flux d'Internet, autant qu'un vieux formulaire de papier à l'ère analogique. Nous avons pu nous convaincre que ces informations ne seraient pas vues ou utilisées. Et malgré nos éventuelles réticences ou craintes, nous ne savons pas comment ne pas livrer ces informations, comment accomplir une tâche basique sans nous exposer. L'hydre numérique est telle qu'il est impossible de lui échapper.

### Quelle est cette «oligarchie tentaculaire» que vous évoquez?

Un monstre où s'agrègent la NSA, Google, Facebook, Netflix, Amazon, Samsung, Target, Skype, Microsoft, etc. Cette oligarchie voyeuriste recherche une transparence absolue. Elle fait disparaître les frontières entre l'État, le commerce et la vie privée. Les entreprises exercent une fonction de contrôle, les médias sociaux se livrent à des pratiques de surveillance, les courtiers en données vendent des informations personnelles. Les trois

sphères que sont la politique, l'économie et la société ont fusionné en un marché colossal de données qui permet aux entreprises et aux gouvernements de prédire nos comportements et de manipuler nos désirs. Entre contrôle, profilage et surveillance, les tentacules de l'hydre numérique font circuler le pouvoir d'une manière tout à fait inédite.

### Comment le pouvoir circule-t-il?

La société d'exposition a remplacé la société de surveillance: le pouvoir ne s'exerce plus sur un mode disciplinaire, comme l'analysait Michel Foucault dans les années 1970. Il fonctionne à partir de nos seuls désirs: nous ne sommes pas mis de force dans un lieu où nous serons surveillés, c'est nous qui nous y mettons tout seuls avec enthousiasme. Nous vivons dans un espace libre où les dispositifs de contrôle sont désormais tissés dans la trame de nos plaisirs et de nos fantasmes. C'est pour cette raison que la référence à 1984, le roman visionnaire de George Orwell paru en 1949, très souvent évoqué pour décrire notre situation politique actuelle, par Snowden notamment, ne me paraît pas totalement pertinente. La stratégie de la surveillance et de l'oppression omniprésentes conduite par Big Brother passe par l'anéantissement du désir et la criminalisation de la jouissance: «Vous ne serez plus jamais capable d'amour, d'amitié, de joie de vivre, de rire, de curiosité, de courage, d'intégrité. Vous serez creux. Nous allons vous presser jusqu'à ce que vous soyez vide», écrit Orwell. Tout l'inverse de notre société d'exposition, qui a troqué les

### À LIRE

**La Société d'exposition. Désir et désobéissance à l'ère numérique**, de Bernard E. Harcourt, traduit de l'anglais (États-Unis) par Sophie Renaut, éd. du Seuil, coll. La Couleur des idées, 336 p., 23 €.

murs gris de 1984 par les couleurs vives de nos téléphones, les émoticônes créées et autres GIF vibrionnants.

### Vous dressez un parallèle glaçant entre la montre Apple et le bracelet électronique.

Une montre Apple négligemment passée au poignet en sait beaucoup plus sur son propriétaire qu'un bracelet électronique accroché de force à la cheville... Elle stocke toutes les informations, de notre rythme cardiaque à nos photos, pour symboliser l'intrusion suprême de la surveillance jusque dans nos corps. Notre vie numérique ressemble ainsi de plus en plus à celle d'un détenu en liberté conditionnelle. Nous sommes en permanence observés, suivis, pistés, profilés, et nous nous révélons, dans ce jeu de piste, les meilleurs informateurs de nous-mêmes. Nos propres indics. Omniprésentes et omniscientes, les nouvelles formes de surveillance sont telles que nous sommes confrontés à un nouvel état carcéral généralisé, que nous alimentons de tous nos désirs. Nous sommes enfermés dans le circuit numérique du plaisir.

### Comment en sortir?

C'est extrêmement compliqué, car face à ce nouveau pouvoir, notre vulnérabilité en tant qu'individus est immense. Nous sommes à la merci des caprices de ceux qui détiennent nos informations, qu'ils peuvent très aisément utiliser contre nous. Les gens qui clament qu'ils n'ont rien de compromettant à cacher ne comprennent pas comment fonctionne cette nouvelle économie politique, qui nous traite comme des biens de consommation ou des ennemis à surveiller. Ce n'est pas en limitant notre usage du numérique que nous parviendrons à changer la situation. Certains suggèrent d'instaurer un droit de propriété sur les données de façon à ce que les sujets numériques en reprennent possession. Une autre option serait de créer, à partir de ces données, un espace commun que nous pourrions transformer en association non marchande... Mais, dans tous les cas, il semble quasi impossible de s'attaquer à ces questions de protection de notre vie privée tant que nous n'aurons pas découvert de meilleur modèle pour stimuler nos centres de plaisir...

Propos recueillis par **Juliette Cerf**  
Illustrations **Yann Kebbi** pour **Télérama**